

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Joël Des Rosiers et Patricia Léry, Maya Ombasic, Nicole Fontaine

Michel Lord

Number 129, Spring 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36845ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lord, M. (2008). Review of [Joël Des Rosiers et Patricia Léry, Maya Ombasic, Nicole Fontaine]. *Lettres québécoises*, (129), 32-33.

☆☆☆

Joël Des Rosiers et Patricia Léry, *Un autre soleil*,
Montréal, Triptyque, 2007, 62 p., 12 \$.

La complexité des sens

Deux auteurs, l'une originaire de la Martinique et vivant à Paris, l'autre, d'Haïti et citoyen québécois, offrent une novella remplie d'émotions liées à l'errance, à l'identité, à la douleur et à l'amour.

Le narrateur, chauffeur de taxi et DJ les week-ends à Paris, mène le récit de bout en bout, mais la moitié de la nouvelle porte sur la rencontre avec une femme qui envoûte le chauffeur et obnubile ses sens avant même qu'il ne l'ait vue :

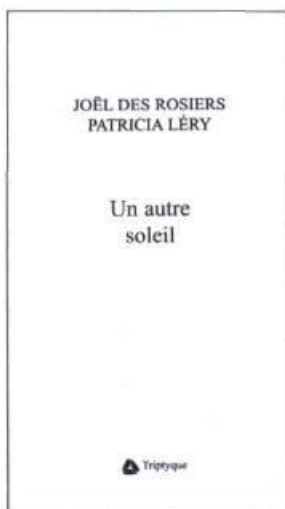
Quelqu'un comme ça pouvait exister. Quelqu'un comme ça existait. Pouvait entrer dans mon taxi à mon insu et répandre son odeur d'aubépine sauvage après la pluie, ses sentiments, sa détresse dans mon dos et cela pouvait traverser le siège et me transpercer physiquement. (p. 29)

Voilà donc l'aventure nocturne parisienne qui commence et qui se poursuit jusque dans les hauteurs de l'appartement de la belle, évanouie à l'entrée de son building et rescapée par le chevalier accouru à l'aide, et qui se découvre finalement « subjugué par la beauté de son visage et la douleur secrète qui en émanait » (p. 41). Elle représente pour lui « la messagère de l'élégance nègre, et singulièrement de la filiation entre l'Afrique des origines et le Paris du mirage black » (p. 47).

Avant de la rencontrer, le narrateur avait longuement insisté, de manière obsédante, sur la présence des Noirs dans Paris :

Les portiers black aux yeux absents, en complet noir qui donnait une allure raffinée à leur musculature [...] réapparaissaient la nuit, tels des golems, bien plus beaux [...] ils passaient leur existence à déchiffrer dans le brouillard blanc quel désordre de la vie les avait conduits à venir protéger et défendre l'opulence de ceux-là mêmes qui les avaient dépouillés. Seuls les nègres veillaient sur Paris... [...] Paris dormait, l'Afrique veillait... (p. 24-25)

Dans ce contexte de revendication exprimée sur le mode poétique, mais bien réel, le narrateur évoquant « [l]a rébellion [qui] continuait dans [s]a poitrine, dans un vacarme d'eau de mer » (p. 26), il n'est pas étonnant de le voir abasourdi quand il découvre, chez la femme avec qui il vient de passer une nuit d'amour fou, des photos de famille dont celles d'un « ancien président toujours exilé en France » (p. 58), et dont on devine qu'il s'agit de Duvalier. La finale est doublement ambiguë car, outre l'effet de cette découverte, le propos semble déboucher sur un genre que le discours de la nouvelle n'avait



MICHEL LORD

pas préparé : le réalisme magique d'un monde où les messages (SMS) apparaissent puis disparaissent sans laisser de trace (ce qui arrive, il est vrai, dans la réalité). Mais à relire le

texte, on comprend que l'atmosphère nocturne, perdue dans les brouillards, et le ton poétique ont pu mener à cette finale nébuleuse où « le rêve semblait tracer sa route tout seul, aux limites de la borne » (p. 61). Que l'aventure n'ait été que fantasmée ou non par le narrateur n'a que peu d'importance en regard de ce qui se donne à lire : une évocation — presque une revendication — sur le mode poétique d'un monde d'errance parsemé de joies et de souffrances, à l'image de la femme aimée dont la filiation trouble recèle « un mal secret » (p. 48).



JOËL DES ROSIERS

Les deux auteurs ont su fondre leurs imaginaires et leurs préoccupations, Léry s'intéressant aux discours sur l'identité et les esthétiques noires, Des Rosiers étant lui-même médecin, poète et essayiste. Cette écriture à quatre mains, fort élégante, sait habilement naviguer dans la complexité des sens et du sens, dans sa double acceptation de sensualité et de significations.

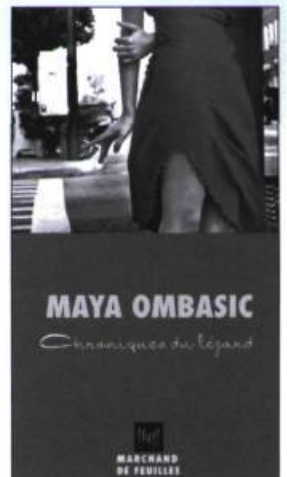
☆☆☆

Maya Ombasic, *Chroniques du lézard*,
Montréal, Marchand de feuilles, 2007, 112 p., 15,95 \$.

De l'étrangeté d'être au monde

Le premier livre de cette jeune auteure originaire de Mostar étonne par la maturité de son écriture.

Adolescente, Maya Ombasic a fui un pays ravagé par la guerre pour s'installer au Québec, après des années en Suisse. Ses études supérieures, elle les entreprend au Québec, où elle est présentement doctorante. Battante, l'adversité et les migrations ne la gênent pas outre mesure. Ses voyages l'emmènent un jour à Cuba, « cette île en forme de lézard » (p. 36), qui lui rappelle tant le régime communiste que



les rivages de son Adriatique natale. C'est donc dans le décor cubain qu'elle campe les sept nouvelles de son recueil, sans insister sur l'aspect politique, se penchant plutôt sur les aléas de la vie, avec ses migrations et les souffrances qui s'y rattachent. Exploitant ainsi drames et tragédies, la jeune nouvellière retient l'essentiel de ce qu'a pu être sa propre expérience de migrante.

La première nouvelle, « Habana blues », traite avec finesse du problème de la double identité, de la migration faite malgré soi et du questionnement douloureux sur l'origine, une jeune femme née à Cuba, mais élevée à Montréal, revenant dans l'île de son enfance après quatre ans d'absence. On la fête, mais en elle subsiste un malaise qui reste dans le non-dit pendant presque toute la nouvelle. La thématique de fond, comme on dirait de la vague, dans cet univers où la mer joue plus qu'un rôle décoratif, tient dans le sentiment d'abandon, de perte. Perte d'une mère (« Habana blues ») ou d'un père qui a abandonné sa fille, mais qui, voulant la revoir, périt en mer en route vers le Québec (« Les échos de Yemaya »).

La mer joue un rôle similaire dans « La mer, cet immonde cimetière », où une vieille dame, dont le mari a péri en mer, craint de perdre son fils de la même manière.



MAYA OMBASIC

cette période de questionnement national, où l'on parle beaucoup de problèmes liés à l'immigration, il faut admirer la façon brillante dont Maya Ombasic a réussi son intégration à la société québécoise.

Pour contrer vainement le sort, elle nourrit la mer. Variation inversée du thème, « Un homme devant la cabane » évoque deux errants fuyant un monde qui les dégoûte. L'homme du titre « pleure sa vie restée vide » (p. 83) et, désespéré, va s'engloutir dans les profondeurs de la mer.

Une nouvelle fait exception. « Les horloges déformées », penchant vers le fantastique, montrent une femme intriguée par un tic-tac mystérieux dans une galerie d'art aménagée dans un sous-sol. Effrayée, elle fuit, certaine d'avoir « visité un autre univers » (p. 77).

L'ensemble paraît donc à la fois homogène et hétérogène, les liens unissant toutes les nouvelles pouvant se trouver dans le sentiment d'étrangeté au monde et le désir d'engloutissement qui habite certains personnages du recueil. Cela n'est pas étonnant, venant d'un jeune femme qui navigue depuis la jeune adolescence dans un univers en perpétuelles mutations. En

☆☆
Nicole Fontaine, *Moi, j'avais pas l'habitude de naître*,
Montréal, Hurtubise HMH, 2007, 156 p., 19,95 \$.

Scènes d'enfance

Il est rare qu'à soixante-quinze ans on publie son premier livre.

C'est le cas de Nicole Fontaine, dont le recueil évoque presque uniquement l'enfance. Divisé en trois sections (« Scènes d'enfants », « Instantanés » et « Soucis de vieux »), il pourrait porter le seul titre général de « Scènes d'enfance ». Par le ton, mais en moins « moderne », et la thématique, il rappelle à maints égards de nombreuses nouvelles de Diane-Monique Daviau (par exemple, « Tout petit » dans *La vie passe comme une étoile filante* ou « Le grand voyage d'un petit bonhomme », dans *Dessins à la plume*).

La première des trente-trois nouvelles, dont la moitié a une seule page, « Moi, j'avais pas l'habitude de naître », se déroule entre une mère et son tout jeune fils, Marius, qui ne comprend pas encore les mystères de la naissance et de la mort. Le petit se débat comme il le peut avec ces



NICOLE FONTAINE



réalités au milieu de ses jeux et de ses larmes. Ce Marius revient dans de nombreuses nouvelles qui montrent l'enfant aux prises avec des problèmes plutôt mignons de relations avec son institutrice (« À l'école de madame T. », « Le pari de Marius »), puis d'autres plus sérieux, comme avec cette vieille femme qui perd la mémoire (« Marius et la correspondance d'Alice »).

Dans la section « Instantanés », les enfants vivent le plus pur des bonheurs (« Un jour béni ») ou subissent le dur apprentissage de la vie, comme la séparation des parents (« Faut qu'on se parle ») ou l'abandon du foyer par le père (« Loïc et son cahier refuge »).

La dernière section sort à l'occasion du strict cadre de l'enfance, mais le recueil se termine sur une variation tragique sur le même sujet. « Le flo bleu », longue par rapport aux autres nouvelles (15 pages), fait état de deux destins tragiques. Une vieille Gaspésienne est engagée pour prendre soin d'une enfant à Montréal. Alors qu'elle a deux ans, la fillette meurt en tombant du balcon de l'appartement où elle habitait. La pauvre gardienne, se sentant coupable de cette mort, retourne en Gaspésie où, bientôt, elle se jette dans la mer, incapable de supporter la douleur morale dans laquelle elle est plongée. Le titre renvoie au jeune enfant, le flo en langue québécoise, et aux flots bleus de la mer, source de vie et de mort.

Sauf deux nouvelles très bizarres qui se veulent « merveilleuses » — avec un aigle invraisemblable qui s'envole avec une femme puis une brebis qui vient manger les cheveux de la femme (« Marabout ») et une Népalaise (« Raïka en Amérique ») qui devient une grenouille heureuse, vivant sa « renaissance dans un étang du Canada » (p. 90) — le recueil, s'il ne fait pas de vagues, pourra plaire à ceux que le motif de l'enfance intéresse.